

point oubliée dans la satire. Ses mercredis essayaient l'ironie du vers :

Ce n'est que ce jour-là qu'à Paris l'on raisonne ;

et la scène des étrangers attendant madame de Norville à dîner pour décider l'Europe à adopter les mœurs de la maison, était à l'adresse du salon où presque toute l'Europe passa en visite, à l'adresse de la femme que l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, reçurent comme elles auraient reçu l'ambassade de l'esprit de la France. Mais un si grand salon méritait mieux, et bientôt il avait l'honneur d'une satire spéciale, le *Bureau d'esprit*, persiflage assez brutal, parfois grossier, de ce séminaire d'académiciens, de ce prytanée des encyclopédistes, où le chevalier de Rutlige faisait successivement défiler la Harpe sous le nom de du Luth, Marmontel en Faribole, Thomas en Thomassin, l'abbé Arnaud en Calcès, le marquis de Condorcet en marquis d'Osimon, d'Alembert en Rectiligne, le baron d'Holbach en Cucurbitin, Diderot en Cocus, — un carnaval de philosophes mené par madame de Folin-court, une caricature de mardi gras dont on levait sans cesse le masque avec une allusion au voyage à Varsovie.

Laissons la satire, et entrons avec les Mémoires du temps, avec l'Histoire, dans les bureaux d'esprit du siècle. Le premier que l'on rencontre conservait les traditions du dix-septième siècle. Il était tenu par une femme qui continuait la doctrine morale du passé. Cette femme, qui avait présenté à son fils la gloire de « l'honnête homme » comme le but de l'ambition, madame de Lambert était une personne de discipline et de règle, délicate et sévère, pensant et voulant qu'on pensât bien

différemment du peuple sur ce qui se nomme morale et bonheur, appelant peuple tout ce qui pense basement et communément, en sorte qu'elle voyait bien du peuple à la cour (1). A cette rare élévation d'âme, elle joignait un esprit exercé, raffiné, menu, et la définition tout à la fois fine et haute qu'elle a laissée de la politesse et de l'art de plaire nous donne une suffisante indication de sa physionomie de maîtresse de maison, le ton et la manière de sa grâce. A madame de Lambert, comme à son salon, on ne pouvait guère reprocher qu'un retour, un peu au delà de madame de Maintenon, vers l'hôtel de Rambouillet, et un trop grand respect de ce qu'un de ses amis appelait « les barrières du collet monté et du précieux (2). » Dans ce salon, qui ne vit jamais de cartes, tous les mercredis, après un dîner où figuraient Fontenelle, l'abbé de Montgaut, Sacy, le président Hénault, et les meilleurs des académiciens, on faisait lecture des ouvrages prêts à paraître, on ébauchait leur réussite dans le monde, on annonçait et on baptisait leur avenir. Et l'on ne faisait point seulement la fortune des livres : on faisait encore la fortune des gens. Au milieu de la causerie, on essayait les candidatures, on arrangeait les futures élections de l'Académie, dont madame de Lambert ouvrit les portes à plus de vingt de ses protégés ; car ce fut elle qui eut la première l'honneur et l'adresse de faire de son salon l'antichambre de l'Académie : madame Geoffrin et mademoiselle de Lespinasse ne firent que lui succéder et redonner les fauteuils qu'elle avait déjà donnés. Ces conférences littéraires

(1) Avis d'une mère à son fils, par madame de Lambert.

(2) Mémoires du président Hénault.

duraient toute l'après-midi du mercredi. L'après-midi passée, tout changeait, la scène et les acteurs : un nouveau monde, des jeunes gens, des jeunes femmes s'asseyaient à un brillant souper, et la gaieté d'une galanterie décente, faisant taire le souvenir des lectures, chassait le bruit du matin (1).

Cette pauvre madame Fontaine-Martel, que Voltaire enterre si lestement dans une de ses lettres, recevait une société presque entièrement composée de beaux esprits à l'esprit desquels elle se prêtait sans trop l'entendre, et de femmes rares pour le temps, de femmes sans amant déclaré (2).

Madame Denis tenait un autre petit salon d'esprit, et donnait aux lettres de bons soupers bourgeois, sans façons et fort gais, ou éclatait la folie de Cideville, le gros rire de l'abbé Mignot et de quelques abbés gascons. Voltaire venait s'y mettre à l'aise, lorsqu'il pouvait échapper à la marquise du Châtelet et aux soupers du grand monde (3).

Presque aussi éloigné du salon de madame de Lambert que l'arbre de Cracovie de l'hôtel de Rambouillet, un autre salon était le bureau des nouvelles de Paris, le cabinet noir où l'on décachetait l'histoire au jour le jour, l'écho et la lanterne magique des choses et des faits, des hommes et des femmes, de la chaire, de l'académie, de la cour, de tous les bourdonnements et de toutes les silhouettes; salon envié, couru, redoutable, où l'admission comme *paroissien* était un grand honneur. Ce

(1) Mémoires de d'Argenson, vol. I.

(2) Id., vol. II.

(3) Mémoires de Marmontel, vol. I.

salon, madame Doublet le tenait au couvent des Filles-Saint-Thomas, dans un appartement où elle passa quarante ans de suite sans sortir. Là présidait, du matin au soir, Bachaumont coiffé de la perruque à longue chevelure inventée par le duc de Nevers. Là siégeaient l'abbé Legendre, Voisenon, le courtisan de la maison, les deux Lacurne de Sainte-Palaye, les abbés Chauvelin et Xaupi, les Falconet, les Mairan, les Mirabaud, tous *paroissiens* arrivant à la même heure, s'asseyant dans le même fauteuil, chacun au-dessous de son portrait. Sur une table deux grands registres étaient ouverts, qui recevaient de chaque survenant l'un le positif et l'autre le douteux, l'un la vérité absolue et l'autre la vérité relative. Et voilà le berceau de ces Nouvelles à la main, qui par le tri et la discussion prirent tant de crédit, que l'on demandait d'une assertion : « Cela sort-il de chez madame Doublet (1)? » Et comme ces Nouvelles copiées par les laquais de la maison couraient la ville et s'envoyaient en province par abonnement de 6, 9 et 12 livres par mois; comme elles étaient, sous le nom de la *Feuille manuscrite*, une sorte de petite presse libre qui ne ménageait point les critiques au gouvernement, le Lieutenant de police s'occupait fort dès 1753 d'arrêter les nouvelles de madame Doublet et de modérer le ton de son salon. Il lui signifiait de la part du ministre d'Argenson de faire cesser les discours peu mesurés qui se tenaient chez elle, d'en empêcher la divulgation, d'éloigner de chez elle les personnes qui les tenaient. Madame Doublet promettait de s'amender; mais les registres, les nou-

(1) Portraits intimes du dix-huitième siècle par Edmond et Jules de Goncourt. Première série, 1857.

velles, le mauvais esprit des causeurs reprenaient si bien leur train, que le ministre, un ministre que madame Doublet avait l'honneur d'avoir pour neveu, M. de Choiseul écrivait : «... D'après les malheurs qui sortent de la boutique de madame Doublet, je n'ai pas pu m'empêcher de rendre compte au Roi de ce fait, et de l'imprudence intolérable des nouvelles qui sortent de chez cette femme, ma très-chère tante ; en conséquence Sa Majesté m'a ordonné de vous mander de vous rendre chez madame Doublet, et de lui signifier que s'il sort derechef une nouvelle de sa maison, le Roi la renfermera dans un couvent, d'où elle ne distribuera plus des nouvelles aussi impertinentes que contraires au service du Roi. »

En dépit de la menace, madame Doublet persévérait. Elle ralliait de nouveaux frondeurs, Foncemagne, Devaux, Mairobert, d'Argental, des frondeuses qui s'appelaient mesdames du Rondet, de Villeneuve, de Bezeval, du Boccage. Et cette petite Fronde, qui allait devenir quelques années plus tard le journal de Bachaumont, recommençait dans son salon plus vive, animée, enhardie par son intime amie, madame d'Argental, que l'on voyait bientôt organiser avec la plume de son valet de chambre Gillet un nouveau débit de nouvelles (1).

Dans le monde de la finance, un salon appartenait au bel esprit : c'était celui de cette madame Dupin qui eut un moment pour précepteur de son fils Rousseau auquel,

(1) La Police de Paris dévoilée, par Pierre Manuel. Paris, l'an second de la liberté, vol. I.

au dire des méchants, elle donnait congé les jours où les académiciens venaient chez elle (1).

Mais le grand bureau d'esprit de cette première moitié du dix-huitième siècle fut un salon où l'esprit semblait être chez lui, où l'intelligence avait ses coudées franches, où l'homme de lettres trouvait l'accueil, la liberté, le conseil, l'applaudissement qui enhardit, le sourire qui encourage, l'inspiration et l'émulation que donne à l'imagination, à la parole, ce public charmant : une maîtresse de maison qui écoute et qui entend, qui saisit les grands traits et les nuances, qui sent comme une femme, qui juge comme un homme. Ce salon était celui de l'ancienne maîtresse de Dubois, de cette madame de Tencin qui, rendant aux lettres la protection familière et maternelle de mademoiselle de la Sablière, donnait au premier de l'an en étrennes à *sa ménagerie*, à *ses bêtes*, deux aunes de velours pour le renouvellement de leurs culottes. Dans ce salon, le premier en France où l'homme fut reçu pour ce qu'il valait spirituellement, l'homme de lettres commença le grand rôle qu'il allait faire dans le monde de ce temps ; et ce fut de là, de chez madame de Tencin, qu'il se répandit dans les salons, et s'éleva peu à peu à cette domination de la société qui devait lui donner à la fin du siècle une place si large dans l'État. Attentions, crédit, caresses, madame de Tencin prodigue ses grâces et son pouvoir aux écrivains ; elle les courtise, elle les attache par les services, elle les entoure d'affection : elle en a le besoin et le goût, un goût naturel, instinctif, désintéressé, pur de toute affectation, de tout

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. IV. — Correspondance littéraire de Grimm, vol. VI.

calcul d'influence, de tout marché de reconnaissance. Au milieu des fièvres et des mille travaux de sa pensée, dévorée d'intrigues, brouillant l'amour et les affaires, cette femme brûlante sous son air d'indolence, court au-devant des gens de génie ou de talent, s'empresse aux amusements de l'esprit, jouit d'une comédie, d'un roman, d'une saillie, avec une âme, un cœur, une passion qui paraissent échapper à sa vie et se donner tout entiers à la joie de son esprit. Aussi que de vie spirituelle, que de mouvement, que de vivacité d'idées et de mots dans le salon animé par cette femme et composé pour ses plaisirs exclusivement d'hommes de lettres! Ici, Marivaux mettait de la profondeur dans la finesse; là, Montesquieu attendait un argument au passage pour le renvoyer d'une main leste ou puissante. Mairan lançait une idée dans un mot. Fontenelle faisait taire le bruit avec un de ces jolis contes qu'on croirait trouvés entre ciel et terre, entre Paris et Badinopolis. Les trois salons de madame du Deffand, de madame Geoffrin, de mademoiselle de Lespinasse, rappelleront cette conversation du salon de madame de Tencin : ils ne la feront pas oublier à ceux qui l'auront entendue (1).

Une femme qui avait renoncé au projet d'être heureuse, mais qui poursuivait l'illusion d'être amusée, une femme rassasiée des autres, mais dégoûtée d'elle-même, et qui eût mieux aimé, comme elle disait, « le sacristain des Minimes pour compagnie que de passer ses soirées toute seule; » une aveugle qui n'avait plus d'autre sens, d'autre tact, d'autre lumière et d'autre chaleur dans ses

(1) Mélanges de Suard, vol. I. — Mémoires de Marmontel, vol. I.

ténèbres et ses sécheresses que l'esprit, madame du Deffand appelait continuellement auprès d'elle, pour s'aider à vivre, la suprême distraction du temps, le bruit de la conversation et du monde, des personnes et des idées. A peine si l'écho avait le temps de reposer dans ce salon tendu de moire aux nœuds couleur de feu, dans cet appartement de la rue Saint-Dominique, au couvent de Saint-Joseph, habitué au silence des retraites de madame de Montespan. Ce n'était point assez que les soupers de tous les jours à trois ou quatre personnes, les soupers si fréquents où la table était ouverte à douze ou treize personnes; madame du Deffand donnait chaque semaine, d'abord le dimanche, puis le samedi, un grand souper où passaient les plus grands noms et les plus grandes dames ou se rencontraient, « sans se combattre et sans se fuir » les plus grandes inimitiés : madame d'Aiguillon, madame de Mirepoix, la marquise de Boufflers, madame de Crussol, madame de Bauffremont, madame de Pont de Veyle, madame de Grammont, les Choiseul, les duchesses de Villeroy, d'Aiguillon, de Chabrillant, de la Vallière, de Forcalquier, de Luxembourg, de Lauzun; le président Hénault, M. de Gontaut, M. de Stainville, M. de Guines, le prince de Bauffremont. Et dans l'année, madame du Deffand avait encore un plus grand jour de réception, le souper du réveillon, où elle donnait à tous ses amis, dans une tribune ouvrant d'une de ses chambres sur l'église de Saint-Joseph, le plaisir d'entendre la messe de minuit et la musique de Balbâtre (1).

(1) Correspondance inédite de madame du Deffand, *passim*.

Ce salon de madame du Deffand, où Clairon venait réciter les rôles d'Agrippine et de Phèdre, était tout plein, tout occupé des nouvelles et des questions littéraires. Il avait le ton et les goûts de sa maîtresse : le livre du jour, la pièce nouvelle, le pamphlet ou le traité philosophique y étaient jugés au courant de la causerie, feuilletés pour ainsi dire du bout du doigt par ce grand monde du dix-huitième qui savait toucher à tout. Le grand monde venait y causer, y rimer ou y entendre une chanson, donner son mot, un mot toujours vif et personnel, sur le succès et le grand homme du moment. Car c'était là le caractère particulier du salon de madame du Deffand : il était le bureau d'esprit de la noblesse. Fermé aux artistes, n'accueillant que les hommes de lettres appartenant ou du moins s'imposant à la plus haute société, il réunissait presque exclusivement tout cet intelligent et charmant public des lettres, les hommes et les femmes de cour, échappant à madame Geoffrin, résistant aux avances de son hospitalité, aux commodités même des petits soupers, des quadrilles d'hommes et de femmes qu'elle imaginait pour attirer chez elle, par les charmes et les facilités d'une partie carrée, les grands noms qu'elle ne pouvait avoir (1).

Tout ce que la société des gens de lettres pouvait attribuer en ce temps de considération sociale, et même de pouvoir sur l'opinion publique, se révéla par un grand et prodigieux exemple, dans cet autre salon, le salon de l'Encyclopédie, le salon de madame Geoffrin. On vit, par son accueil à toute la littérature, un salon bourgeois s'élever

(1) Mémoires de Marmontel, vol. II.

au premier rang des salons de Paris, devenir un centre d'intelligence, un tribunal de goût où l'Europe venait prendre le mot d'ordre et dont le monde entier reçut la mode des lettres françaises. On vit une femme sans naissance, sans titre, la femme d'un entrepreneur d'une manufacture de glaces, riche à peine de quarante mille livres de rentes, faire de ses invitations une faveur, presque une grâce, faire d'une présentation chez elle un honneur qui troublait les gens les moins timides, et jusqu'à Piron lui-même. Une figure de vieille femme fort avenante; un esprit naturel, juste, fin, dont la malice avait un tour rustique; un art de jouer de l'esprit de ses hôtes, et d'en tirer tous les sons; un égoïsme bien appris, plein de discrétion; une préoccupation de procurer le plaisir, de le faire naître, qui la poursuivait jusqu'au lit de mort; une tête bien garnie de réflexions et de comparaisons dont elle avait, disait elle, « un magasin pour le reste de ses jours »; une grande gaieté lorsqu'elle contait; une vanité tournée à être sans prétention; une connaissance du monde tirée de l'observation, et non de la lecture; une ignorance aimable et sans sottise; un cœur qui était un bourru bienfaisant; des opinions assez souples et qui pliaient sous la contradiction; une estime fort médiocre, ou plutôt un mépris très-froid et très-poli de l'humanité (1), — tel était l'ensemble de vices, de vertus, d'agréments, de défauts et de qualités, auquel madame Geoffrin dut, sinon son charme, au moins sa fortune et la gloire de son salon.

(1) Correspondance littéraire de la Harpe, vol. I. — Correspondance de Grimm, vol. IX et X. — Mémoires de d'Argenson, vol. V. — Éloges de madame Geoffrin, 1812.

La maison de cette femme attirait comme cette femme même, sans séduire, par la netteté, l'ordre, la propreté, les aises de toutes sortes, une certaine recherche cachée, une élégance voilée, simple, presque nue. Tout y était commode jusqu'au mari, un mari qui s'effaça par convenance tout le temps qu'il vécut, et qui se réduisit de la meilleure grâce au rôle d'intendant et de plastron. Cette maison, cette femme recueillaient tous les survivants du salon de madame de Tencin. A ses beaux esprits, aux hommes de lettres venus après eux, à tout ce qu'il y avait de connu ou de fameux, madame Geoffrin consacrait toutes ses soirées. Le mercredi elle réunissait toute la littérature à un grand dîner. Un autre jour de la semaine, le lundi, le grand dîner de madame Geoffrin était donné aux artistes. Son salon se remplissait de tous ces hommes de talent, exclus des salons du grand monde, à peine admis dans quelques salons de la finance, et que la première elle caressait, les faisant travailler, les allant voir dans leur atelier. Vanloo, Greuze, Vernet, Vien, Lagrénée, Robert arrivaient, et madame Geoffrin prenait leur voix sur quelque tableau ancien apporté dans son salon et dont un amateur avait envie; ou bien c'était quelque beau dessin des écoles anciennes, tiré par Mariette de ses portefeuilles, et qui passait de main en main, au milieu des exclamations, des remarques, des admirations. Quelquefois Caylus y contait une jolie anecdote, et sur le goût que la société prenait à son récit, il s'amusait à en faire graver le sujet pour tous les habitués du lundi (1). Lundis et mercredis,

(1) Portraits intimes du dix-huitième siècle par Edmond et Jules de Goncourt. Deuxième série. Lettres de Caylus à Paciaudi.

ces grands dîners de l'art et de la littérature, ces réceptions de madame Geoffrin eussent été les fêtes les plus belles, la communion cordiale, le repas libre et joyeux de tous les esprits et de tous les talents du dix-huitième siècle, si la maîtresse de maison n'y avait jeté par moment le froid de son âme, le froid de sa raison, les avertissements et les arrêts d'une prudence ennemie de la passion et de l'entraînement, son humeur de gronderie, et cette éternelle et glaciale approbation : « Allons! voilà qui est bien! » — un mot qui tombait avec une douceur morte de la bouche de madame Geoffrin sur la chaleur de la parole, sur l'enthousiasme de la pensée, sur l'emportement ou l'éloquence de la conversation, et passait comme un souffle éteignant tout (1).

Mademoiselle de Lespinasse n'était pas assez riche pour donner à dîner ou à souper. Elle se contentait de faire ouvrir tous les jours par le seul valet qu'elle eût les portes d'un salon où se pressaient depuis cinq heures jusqu'à neuf heures (2) des hommes d'église, des hommes de cour, des hommes d'épée, les étrangers de marque, les hommes de lettres, l'armée de l'Encyclopédie défilant à la suite de d'Alembert, tout un monde qu'elle avait habitué à remonter son escalier presque tous les jours, en renonçant pour le recevoir au théâtre et à la campagne, où elle n'allait presque jamais : encore ne manquait-elle pas, en cas de sortie, d'annoncer longtemps à l'avance le congé qu'elle se décidait à prendre. Chez madame Geoffrin, le caractère de la mai-

(1) Mémoires de Marmontel, vol. II.

(2) Correspondance de Grimm, vol. IX.

tresse de la maison, naturellement modéré, ses timidités peureuses empêchaient la conversation d'aller à beaucoup de sujets, de s'enhardir, d'éclater. La terreur qu'elle avait d'être compromise, d'être troublée dans cette paix égoïste qui était son bonheur d'élection et l'objet de tous ses soins, son éloignement pour le bruit de la passion et de la parole, la police un peu sévère, souvent même exagéré, que faisait dans son salon et sous ses ordres le bénédictin Burigny, la menace de ces gronderies du coin du feu dont elle était si peu avare, la discipline imposée par sa personne, ses goûts, ses habitudes, tenaient chez elles les hommes et les idées, les caractères et les expressions, dans une certaine contrainte (1). Le salon de mademoiselle de Lespinasse ne connaissait rien de ces gênes et de ces restrictions : les tempéraments y étaient libres, les personnalités avaient le droit d'y être franches. Aucune question n'y était réservée : religion, philosophie, morale, contes, nouvelles, médisances de tous les mondes, on y touchait à tout. L'anecdote y arrivait toute fraîche, le système s'y exposait tout vif ; et l'on s'y entretenait avec une liberté arrêtée seulement à l'indécence, et qui laissait la parole à la causerie de Diderot.

Merveilleusement douée pour son rôle, femme spirituelle entre toutes, tirant du fond de son âme singulièrement aimante une politesse nuancée pour tout le monde d'un ton d'intérêt (2), vive, brillante, féconde, animée du feu de son être, ayant l'échappée, la saillie, soutenue de lectures immenses et de cette universalité de

(1) Correspondance de Grimm, vol. IV.

(2) Correspondance littéraire de la Harpe, vol. I.

connaissances qui permet la réplique sur toutes choses, habile encore à s'effacer et à laisser la place et le haut bout à l'esprit des autres, mademoiselle de Lespinasse possédait le génie délicat, profond, aimable, attentif de la maîtresse de maison ; et nulle surtout ne savait comme elle ramener tous les aparté à la conversation générale. Le salon de madame Geoffrin était le salon officiel de l'Encyclopédie : le salon de mademoiselle de Lespinasse en était le parloir familial, le boudoir, et le laboratoire. C'était-là que se travaillaient les succès du parti, là que se rédigeaient les éloges, là qu'on dictait les opinions du jour à la postérité, là que grandissait le despotisme philosophique sous lequel d'Alembert arriva à courber l'Académie. Et tant de grandes places étaient données dans ce salon, tant de grands hommes y étaient inventés, tant de célébrité y était distribué par la passion d'une femme, que celle qui le tenait eut la même gloire et les mêmes ennemis que madame Geoffrin (1).

Un autre Portique de l'Encyclopédie était le salon de madame Marchais, le salon qu'elle tenait aux Tuileries dans le pavillon de Flore, lorsqu'elle ne jouait pas l'opéra à Versailles à côté de sa grande amie, madame de Pompadour, qui aimait à lui voir partager ses succès de théâtre sur le spectacle des petits appartements. Ce salon de la philosophie différait pourtant des autres salons philosophiques par un caractère, par un intérêt et un personnel qui lui étaient propres : il était avant tout le salon du *produit net*. Sur la cheminée, sur les tables, on ne voyait que brochures

(1) Correspondance de Grimm, vol. IX.